

II^e Festival de l'Elysée à Montréal

Guy Robillard

Number 58, October 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51565ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

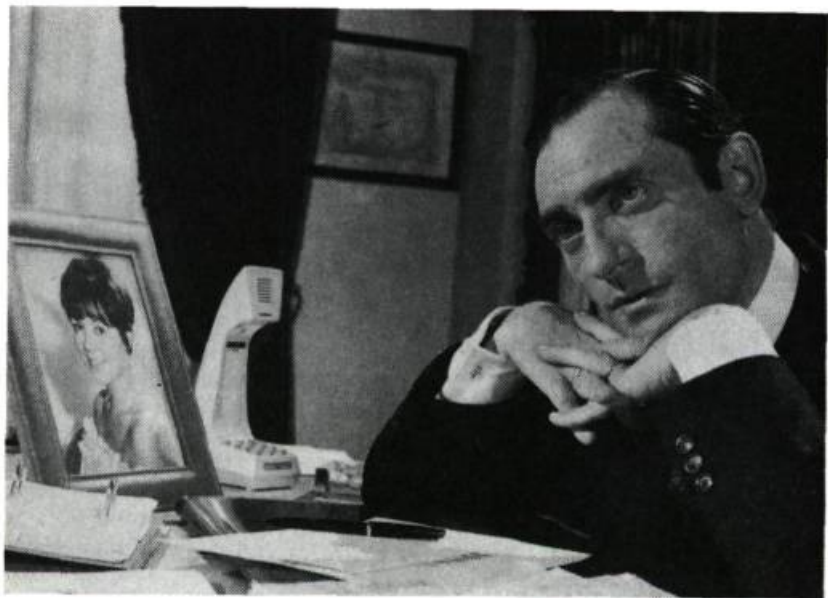
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robillard, G. (1969). Review of [II^e Festival de l'Elysée à Montréal]. *Séquences*, (58), 50–60.



Le Grand Amour, de Pierre Etaix

FESTIVAL DE L'ÉLYSÉE À MONTRÉAL

Guy Robillard

Certains films examinés ici avaient déjà été présentés à Cannes. Nous n'avons rien retranché à ce compte rendu afin de laisser au lecteur le soin de connaître les opinions des critiques de **Séquences**.
L.B.

Pour un deuxième été consécutif, le cinéma Elysée a organisé un festival qui offrait à son public, d'un seul trait, la majorité des films qui y seront présentés durant la saison 69-70. Cette année cependant, une différence essentielle consistait en un net accent

mis sur le cinéma nouveau, aucun film ne datant de plus d'un an ; une programmation des plus audacieuses aussi puisque l'on y retrouvait surtout des titres et des réalisateurs connus des seuls véritables enrégés du cinéma. Et là encore, avant le festival, qui connaissait *Iconostase* et *Todor Dinov* ?

Il faut reconnaître le remarquable effort accompli par la direction du Festival et du cinéma Elysée

pour faire connaître un cinéma nouveau de qualité. Effort d'autant plus admirable que le succès commercial de la plupart de ces films est loin d'être assuré. Et c'est regrettable, car la saison qui s'annonce à l'Elysée donnera la chance de voir des films qui, s'ils ne sont pas des chefs-d'oeuvre, présentent presque toujours un intérêt marqué et offrent un tour d'horizon assez complet des préoccupations actuelles du cinéma mondial.

* * *

DES PRÉOCCUPATIONS POLITIQUES

Il est indéniable que le jeune cinéma s'intéresse énormément au contexte socio-politique qui marque et aliène la personnalité de l'homme contemporain. Ayant beaucoup moins à craindre les foudres d'une censure de plus en plus libérale et sentant dans leur voile le souffle de la révolution et de la contestation, les jeunes cinéastes se croient obligés de faire leur part dans cette course vers la libération de l'individu. (1)

Le Gai Savoir (France)

Comme chef de file, Jean-Luc Godard plus provocant que jamais

(1) Voir dans ce même numéro l'article sur le cinéma et la politique, p. 4.

(*One Plus One*, son dernier film tourné en Angleterre, serait encore plus exaspérant). Dans *Le Gai Savoir*, on trouve seulement deux personnages qui discutent 90 minutes et, pendant ce temps, presque sans arrêt, toutes sortes d'images déferlent, "flashes" plutôt qu'on n'a pas le temps de saisir pas plus que les textes qu'ils renferment. L'image disparaît totalement avec régularité, le texte est souvent inaudible ou même complètement coupé (censure ? intention ? étonnamment, les sous-titres anglais continuent de paraître même quand il n'y a plus de texte). Le spectateur est assailli de toutes parts par le texte écrit et lu autant que par les images et le dialogue. Tout est remis en question : la politique surtout, mais, d'une façon presque aussi importante, le

langage, la fonction de l'art, le rôle des mass-media. C'est irritant et fascinant à la fois. Produit par l'O.R.T.F., le film n'est jamais passé à la télévision française et reste d'ailleurs interdit en France.

Goto l'île d'amour (France)

A sa sortie en France, ce film, qui se veut une dénonciation des régimes totalitaires, a joui d'un éloge critique inexplicable. Il s'agit d'une oeuvre symbolique, lourde et prétentieuse. Les propos de Walerian Borowczyk, auteur de nombreux films d'animation dont le long métrage (pour adultes) *Le Théâtre de M. et Mme Kabal*, ses propos, dis-je, sont à la fois trop simples et mal exploités. Film qui ne risque rien en dénonçant un mal que tout le monde connaît et condamne. Oeuvre inutile qui n'apporte aucune lumière nouvelle et ne propose aucune solution, mais toutefois mise en scène avec passablement de brio.

Iconostase (Bulgarie)

Avec *Iconostase*, Todor Dinov nous donne une des plus heureuses surprises du Festival. Qui croirait qu'en Bulgarie etc... etc... ? Dinov décrit, en de très belles images cinémascope, une situation politique et religieuse qui nous intéresse parce qu'inconnue. En Bulgarie aussi la contestation se fait sen-

tir. A cette critique des habitudes réactionnaires de la plus large couche de la population, se greffe une histoire d'amour qui finit par prendre un peu trop de place. Mais devant un effort aussi juste et aussi sympathique, on excuse aisément l'auteur pour les erreurs évidentes du montage.

Fuoco (Italie)

De Gian Vittorio Baldi, auteur du sketch italien *La Fleur de l'âge*, *Fuoco*, l'un des plus beaux films du Festival. Du cinéma à l'état pur, où la dénonciation politique et la violence n'empêchent pas de servir le beau. Un film presque muet, le diame d'un homme seul, révolté et traqué. Le drame de l'Italie du Sud, pauvre et démunie, se retrouve tout entier dans cet homme, dans le logis délabré qu'il habite et dans cette religion mal comprise qu'il combat. Un exemple convaincant qu'il n'est pas nécessaire d'être hermétique et prétentieux pour traiter de problèmes politiques au cinéma.

Ah ! ça ira (Hongrie)

Miklos Jancso se révèle aujourd'hui comme l'auteur le plus prolifique des pays de l'Europe de l'Est, où, on le sait, se fait actuellement un cinéma politique des plus importants et des plus révélateurs d'une mentalité qui change. On

n'a qu'à penser à ce qui se passe en Tchécoslovaquie et en Roumanie, par exemple. Des hommes comme Jancso, Szabo, Makavycjv, Forman ne sont certes pas étrangers à toutes ces remises en question qui assaillent actuellement les pays communistes satellites de l'Union Soviétique. Jancso, lui, en est à son cinquième film mais à son quatrième consacré à la répression antirévolutionnaire et son premier en couleur. L'action se situe en 1947, au lendemain de la libération de la Hongrie et met en scène un groupe de jeunes collégiens athées et socialistes qui tentent de rallier la jeunesse totale du pays, surtout celle d'un collègue catholique. Mais le groupe est soumis à des luttes intestines et les passions se déchainent. La conclusion du film vient expliquer la complexité des problèmes à l'époque. Le tout présenté sous une forme neuve et très recherchée.

Les Pâtres du désordre (Grèce)

Deuxième film de Nico Papatakis, après *Les Abysses*, *Les Pâtres du désordre* nous transporte dans une région de la Grèce où survivent encore des habitudes archaïques qui empêchent les jeunes gens de suivre leur destin. Comme dans *Iconostase*, ce sont les parents qui décident du mariage de leurs enfants, en vertu de droits qui

leur sont toujours reconnus. Et ceux qui se révoltent contre cet état de chose sont appelés à mourir. Film d'amour et constat social et politique tout à la fois, mais on devine que le premier thème vient servir de prétexte à une mise en accusation du retard de la Grèce à rejoindre les civilisations modernes.

DE LA CRITIQUE SOCIALE

À côté des grandes questions politiques, certains réalisateurs se confinent plutôt dans l'étude de problèmes plus proprement sociaux, cherchant à comprendre et à expliquer l'homme dans la so-

Ah ! ça ira, de Miklos Jancso



ciété d'aujourd'hui. Si tous les films politiques ont une valeur supplémentaire de constat social, il existe des oeuvres dont le contenu social plus universel ne se mêle pas de politique.

The Man without a Map (Japon)

Ainsi le drame de *L'Homme sans carte* se passe au Japon, mais pourrait se dérouler n'importe où dans le monde. Hiraoshi Teshigahara (*La Femme des dunes*, *The Face of Another*) tente d'y décrire la solitude et l'aliénation de l'homme moderne : un détective anonyme chargé de retrouver un "disparu" ne trouve devant lui que des choses mystérieuses : disparition, assassinat, suicide. On pense au labyrinthe de Robbe-Grillet. Oeuvre évidemment symbolique encore une fois, hermétique et trop intellectuelle. Le spectateur risque fortement d'y perdre le nord et de se retrouver devant un exercice de style vain et prétentieux. Toutefois l'auteur fait un usage particulièrement brillant du cinémascope, qualité à laquelle le cinéma japonais nous a maintenant habitués.

L'Enfance nue (France)

L'Enfance nue traite du problème de l'enfance abandonnée dans un style quasi documentaire. Maurice Pialat, comme Truffaut dans *Les 400 coups* qu'on ne peut s'em-

pêcher de rappeler ici, a su éviter les écueils du mélodrame. Le film se contente, et c'est beaucoup, d'être un témoignage poignant et vrai. Il eut été bien facile d'apitoyer ou d'indigner le public en lui montrant un cas plus douloureux que celui d'un jeune garçon de 10 ans qui, malgré les efforts intelligents d'un brave couple, demeure un révolté tant il a été durement marqué par l'abandon de ses parents.

Ole Dole Doff (Suède)

Ole Dole Doff est sans doute plus le reflet du drame personnel d'un professeur qu'une analyse des problèmes sociaux causés dans l'enseignement par les difficultés des rapports professeurs-élèves. Mais il est intéressant de situer le film dans le courant de ceux qui mettent en cause des conflits scolaires et qui vont de *Blackboard Jungle* (Graine de violence) à *To Sir with Love* (Les Jeunes Fauves) en passant par *Trouble-Fête* et *Up the Down Staircase* (Escalier interdit) et qui, sauf le dernier, apparaissent tous bien superficiels à côté du très beau film de Jan Troell. Ici, comme dans *L'Enfance nue*, point de cas extrêmes, sensationnels, mais seulement le drame d'un professeur éprouvant des difficultés à maintenir la discipline dans sa classe et dont on ne sait plus si ce sont ses problèmes conjugaux

qui lui causent ces difficultés ou, au contraire, celles-ci qui influent sur la survie de son ménage sans enfants. A l'heure de la contestation étudiante, *Ole Dole Doff* devient LE film à voir, celui qui offre le plus de chance d'aider les deux partis (professeurs et élèves) à se mieux comprendre et à s'apprécier. Et quel morceau de cinéma ! Une caméra dynamique s'adapte parfaitement à ce milieu surexcité dans lequel erre un professeur inconsistant à la recherche de lui-même, rôle interprété de façon magistrale par Per Oscarsson (*Doctor Glas*), le réputé acteur

scandinave. De leur côté, les enfants sont bouleversants de vérité. Vite qu'on oublie *Les Jeunes Fauves* !

Le Grand Amour (France)

Il peut sembler étonnant de voir traiter ici du film de Pierre Etaix. Mais il faut se rappeler que les oeuvres ne sont pas abordées selon leur genre (à ce compte, *Le Grand Amour* est la seule comédie) mais selon les préoccupations de leur auteur. Or les propos comiques d'Etaix servent d'illustrations à une fine critique d'une forme de vie conjugale et bourgeoise terrible-

L'Enfance nue, de Maurice Pialat



ment ennuyeuse qui est pourtant trop souvent celle de la majorité. Le film fourmille de trouvailles et d'inventions visuelles. Par exemple, la scène délicieusement irréaliste du lit qui se promène, ou encore, les mêmes retours en arrière repris de façons différentes. Mais il y a chez Etaix un petit côté intellectuel agaçant ; l'auteur semble se faire un point d'honneur de ne pas être trop drôle. *Le Grand Amour* n'en demeure pas moins une savoureuse comédie aux effets savamment calculés, une des meilleures des dernières années.

DE LA CRÉATION ARTISTIQUE

En même temps qu'ils contestent le climat social et politique qui conditionne l'homme contemporain, les jeunes cinéastes sont assez logiques pour remettre aussi en question la création artistique et même le langage comme Godard l'a fait dans *Le Gai Savoir*. Le thème de la création artistique est rarement l'objet d'un film pour lui-même mais fait plutôt partie d'une saisie plus globale de la réalité qui est la marque du nouveau cinéma mondial. Et il est normal qu'il en soit ainsi car cette création ne doit pas être une fin en elle-même, mais un moyen.

Artistes sous le chapiteau : perplexes (Allamagne)

A toutes règles, il faut quelques exceptions ; *Artistes sous le chapiteau : perplexes*, traite d'abord et avant tout de la création artistique.

Mais Alexander Kluge, auteur d'*Anita G* ou *Une fille sans histoire*, lui, n'a pas compris le message de *Fuoco*. Son film a beau être remarquable du point de vue formel, son intelligence ne faire aucun doute, n'empêche qu'il y gagnerait à s'exprimer plus clairement. Quand on a quelque chose à dire, on devrait d'abord chercher à se faire comprendre. C'est un principe élémentaire de la communication. De ce fouillis d'images, on peut retenir une allégorie sur la fonction de l'art dans le climat politique actuel. Un essai poético-philosophique où l'auteur réussit sans peine à nous faire ressentir que notre monde est brutal et mal à l'aise.

Everything for Sale (Pologne)

Je n'ai pu voir ce film qui serait le 8½ de Wajda, mais voici une explication de Wajda lui-même sur le sens de son oeuvre : "Ce titre, *Tout est à vendre*, a pour moi un sens ironique, auto-ironique, car il s'agit de moi-même. Depuis

des années, j'avais dans l'esprit des images qui me plaisaient, des idées que je trouvais curieuses, des traits de personnages, bref des miettes que je n'ai jamais réussi à placer dans aucun de mes films, d'autant plus que tous mes films étaient écrits par d'autres. Je les expose maintenant. J'expose aussi tout le mal que l'on a à tourner un film, surtout un film comme celui-ci consacré à un ami qui n'existe plus, qui avait, selon Wajda, une personnalité extraordinaire, mais insaisissable dès qu'il n'est plus là." (Il s'agit de l'acteur Zbigniew Cybulski, aujourd'hui décédé.)

Ole Dole Doff, de Jan Tröell

DE L'AMOUR

Ne craignez rien, il y aura toujours des films d'amour, mais eux aussi changent. Une histoire d'amour romanesque ne se suffit plus à elle-même; elle est considérée dans un contexte environnant.

L'Amour fou (France)

Ainsi *L'Amour fou* de Jacques Rivette qui est une poignante histoire d'amour est aussi un film sur la création artistique au théâtre et sur les dangers de l'aliénation qui menacent l'homme moderne. Dans cette version de deux heures (2),

(2) Bien qu'il ait lui-même fait les coupures, Rivette ne reconnaît pas cette version mutilée.



il semble que la plus grande partie des scènes disparues soient celles des répétitions théâtrales. Et c'est presque heureux qu'il en soit ainsi car déjà elles engendrent passablement de monotonie. La dédramatisation qui s'opère au cinéma, pour être plus fidèle à la réalité, est certes une bonne chose. Mais faire plus ennuyeux que nature est un défi qui fausse cette réalité. Dans le cas qui nous occupe, la reprise à outrance des mêmes scènes n'est vraiment pas nécessaire à la compréhension du drame qui se joue devant nous. C'est pourquoi la deuxième partie du film s'avère plus intéressante : la tragédie du couple recèle un immense potentiel émotionnel et beaucoup de mélancolie, quoique les comportements soient trop excessifs.

Sept jours ailleurs (France)

Sept jours ailleurs traite aussi de l'amour et de l'aliénation et le ballet y prend un peu la place du théâtre. Pourtant c'est encore une histoire d'amour, tendre et effacée cette fois, qui nous atteint d'abord. Un compositeur, figé dans des relations sentimentales mortes avec sa femme, accompagne une troupe de danseurs en tournée et s'attache à une des danseuses. Mais coincé dans l'univers concentrationnaire de la société, le jeune homme re-

vient chez lui et sombre dans la folie, à l'image du héros de *Pierre et Paul*. Mais contrairement à Allio, Marin Karmitz parvient difficilement à nous faire toucher concrètement cet aspect de son film. Toutefois la mise en images de ce petit "film de poche" révèle un talent certain et une personnalité des plus attachantes. Jacques Higelin, dans le rôle du compositeur, confirme les espoirs entretenus par *Les Encerclés*. La jeune femme, Catherine Martin, qui lui donne la réplique d'une façon tout aussi naturelle, est de plus co-scénariste avec Karmitz. Une équipe à suivre.

Ma nuit chez Maud (France)

Dans *Ma nuit chez Maud*, sans doute l'oeuvre la plus parfaitement maîtrisée, la plus froidement intelligente du Festival, l'amour rencontre le catholicisme, sujet surprenant traité par Eric Rohmer. Jean-Louis (Trintignant), catholique pratiquant et convaincu, est conduit par un ami chez une jeune femme, Maud, récemment divorcée. Il parvient à résister à ses avances quoiqu'elle ne lui déplaît visiblement pas. En fait, il est amoureux d'une jeune étudiante rencontrée à la messe et qu'il n'a même pas encore abordée, ce qu'il fera le lendemain. Il épouse la jeune fille



L'Amour fou, de Jacques Rivette

et, cinq ans plus tard, il apprend de Maud que l'étudiante fut la cause du divorce de celle-ci. Il passe l'éponge et retourne avec sa femme. Cette histoire assez fabriquée est surtout l'occasion d'un exercice de style brillant et donne lieu à des dialogues et à des réflexions d'une richesse rarement atteinte à l'écran.

Model Shop (U.S.A.)

Jacques Demy fait figure d'exception en persistant à suivre la tangente du film d'amour romantique et sentimental. Deux différences cependant d'avec *Les Para-*

pluies de Cherbourg et *Les Demeiselles de Rochefort*: le film n'est pas une comédie musicale et fut produit et tourné entièrement aux Etats-Unis. Fait assez étonnant quand on sait que l'intention avouée de Demy a toujours été de réussir des comédies musicales à l'américaine. Malgré tout, ce film qui nous fait retrouver *Lola*, ressemble à ce que Demy nous a habitués, tourné en rose, mauve et bonbon. C'est certes bien fait, avec de très belles vues de Los Angeles, c'est charmant, c'est gentil, c'est mignon, mais assez vain. Ce n'est même pas divertissant.

DU SEXE

Pendant ce temps, Japonais et Suédois, continuent à se répéter et à faire de l'argent en laissant croire à un public naïf qu'ils ne veulent que remettre le sexe à la place normale qui lui est due. Toutefois, ne traiter que du sexe et de ses perversions est aussi peu normal que de refuser d'en parler et de voir les choses en face. Mais c'est plus payant. Et de l'érotisme avec sous-titres, ne voilà-t-il pas, pour un certain public, la définition même du film d'art ?

Premier amour, version infernale (Japon)

Les premiers moments du film nous font rencontrer un jeune couple, elle, prostituée, lui voulant apprendre, tous deux charmants et sympathiques. Leurs premiers rapports sont difficiles, voire impossibles, leur conversation, intéressante. Puis, avec les retours en arrière, la sauce se gâte par la faute d'un long et vain intermède sadico-érotique prétendument pour expliquer le comportement actuel des deux jeunes tourtereaux. Mais ça pue la gratuité et l'exploitation. A la fin, le jeune garçon veut rejoindre la fille pour célébrer leur premier amour, mais poursuivi, il se fait écraser par une automobile pendant qu'elle l'attend, inquiète. Et l'on pense au beau film que l'on

aurait pu voir. Car Hani a du talent, ses interprètes de la présence et son sujet, même s'il n'est pas neuf, de bonnes intentions. Les premières images du film nous le prouvent amplement.

Doctor Glas (Suède)

La présentation d'un cas de perversion sexuelle est habituellement un thème de film qui m'est rébarbatif au premier abord. Ce que je reproche : un manque d'universalité et une impression très forte qu'un tel sujet est choisi beaucoup plus pour exploitation que par conviction et sincérité. Donc cela ne peut donner qu'un film foncièrement immoral. Soyons honnête cependant et reconnaissons que Mai Zetterling traite ses films avec sérieux et se fait avare d'exhibitionnisme. Mais des prétentions démesurées viennent accentuer l'artificialité du thème. J'ai détesté ce film autant que *Jeux de nuit* du même auteur. L'histoire ? Un docteur, sexuellement angoissé, attiré par une de ses clientes, assassine le mari de celle-ci à qui elle reprochait ses débordements sexuels. L'intérêt ? Nul. (3)

(3) Sur *La Chambre blanche* de Jean-Pierre Lefebvre, présenté à l'ouverture du Festival, voir l'article sur le cinéma canadien, p. 68.